

L'ENFANCE DE MARGUERITE : LE DEDANS ET LE DEHORS

par Maria CAVAZZUTI
(Université de Modène et Reggio Emilia)

La fortune critique de Marguerite Yourcenar est, aujourd'hui, si vaste que j'ose à peine ajouter quelques mots aux milliers de pages que d'excellents spécialistes lui ont consacrées.

J'ai une justification à ma décharge : notre colloque fête le centenaire de la naissance de l'écrivain et notre rencontre a lieu tout près des endroits où elle a vu le jour et qui l'ont vue enfant. Une belle occasion pour relire un écrivain que j'ai beaucoup aimé et à qui j'ai consacré une large partie de mes études depuis une dizaine d'années.

Les biographies de Savigneau, de Sarde, de Goslar¹ nous ont tout dit de l'enfance de Marguerite Yourcenar, non seulement elles ont décrit les événements qui ont marqué son bas âge, mais encore elles ont proposé au lecteur leur interprétation de cette enfance en réalisant, de la sorte, une réécriture qui est une manière de démontrer la fécondité d'une vie et d'une œuvre.

Mon analyse ne s'adresse pas à la biographie de Marguerite Yourcenar, mais à l'enfance de Marguerite, un personnage aux traits quelque peu indéfinis, qui n'a pas reçu de son auteur le rôle de protagoniste ou l'épaisseur de tant d'autres personnages. Elle n'occupe, en effet, que quelques dizaines de pages dans les trois tomes du *Labyrinthe du monde*, mais on découvre dans cette mince figurante des éléments fondamentaux pour la compréhension de l'écriture et de la « philosophie » de notre romancière.

L'instrument que j'ai décidé d'utiliser pour la lecture de l'enfance de Marguerite est une sorte de double clé : *le dedans et le dehors*.

D'un côté nous lirons ensemble le récit des événements, la description des personnages et du décor : c'est le *dehors*, le portrait extérieur de Marguerite et de l'espace dans lequel elle est née et a grandi ; de l'autre nous tâcherons de découvrir que ces éléments

¹ Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990 ; Michèle SARDE, *Vous Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Paris, Robert Laffont, 1995 ; Michèle GOSLAR, *Yourcenar, « Qu'il eût été fade d'être heureux »*, Bruxelles, Éditions Racine, 1998.

apparemment objectifs, fonctionnels au récit et à l'évocation d'une époque, nous renvoient à un *dedans*, inscrit dans ces mêmes éléments, mais qui les dépasse et débouche sur un ailleurs qui contient les traits de l'universel cosmique et de l'atemporel.

Cette méthode de lecture nous conduit à la découverte de certaines récurrences yourcenariennes qui marquent l'œuvre du début à la fin : une certaine idée du temps, dont la particularité serait sa nature circulaire et élatique et la présence de la réalité cosmique tout entière, même dans l'élément le plus petit et, apparemment, le plus insignifiant du récit².

En outre, l'instrument du *dedans* et du *dehors* est en soi une autre récurrence de l'écriture de notre romancière, celle du double, qui se matérialise souvent dans un objet symbole : le miroir. Le décor, les événements, les personnages portent un masque ; ce *dehors* cache un *dedans* qui constitue non seulement leur vérité profonde, mais qui crée également une pluralité de liens rattachant tous les éléments du récit dans une substantielle unité cosmique et dans une parallèle unicité temporelle.

Puisque mon thème ne concerne que le personnage de Marguerite, je suis obligée de me passer d'analyser les pages que Yourcenar consacre à « l'être que j'appelle moi³ » au début de *Souvenirs pieux*, où l'écrivain avoue être prise de vertige à l'idée de jeter une passerelle viable entre elle et le personnage de Marguerite. Une entreprise ardue pour un écrivain qui refuse de vouloir et, même, de pouvoir utiliser une écriture autobiographique ; un problème qui a fait couler des fleuves d'encre aux critiques⁴. Dans les mêmes pages Yourcenar

² Pour une réflexion approfondie sur les « mythes personnels » de Marguerite Yourcenar voir le remarquable recueil : Groupe Yourcenar d'Anvers, *Mythe et idéologie dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, *Bulletin de la SIEY*, n° 5, (numéro spécial), novembre 1989.

³ Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974. Repris dans *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 707. Abrégé en *EM*.

⁴ Les études sur « l'écriture autobiographique » de Marguerite Yourcenar sont si importantes qu'il est presque impossible de donner des références exhaustives. Je me limite à en indiquer quelques-unes classées chronologiquement : Jean ROUDAUT, « Une autobiographie impersonnelle », *La Nouvelle Revue Française*, 310, 1978, p. 71-81 ; Marguerite Yourcenar, *Biographie, Autobiographie* (Actes du Colloque International qui s'est tenu à l'Université de València les 29, 30 et 31 oct. 1986). Textes réunis par Elena REAL. Université de València, Servicio de Publicaciones, 1988 ; Colette GAUDIN, « Préfaces : genèse de la fiction ou effacement du moi », *Marguerite Yourcenar. Une écriture de la mémoire*. Textes réunis par Daniel LEUWERS et Jean-Pierre CASTELLANI, Sud, mai 1990, p. 17-30 ; Christophe CARLIER, « La naissance d'un écrivain, étude du premier chapitre de *Souvenirs pieux* », *Bulletin de la SIEY*, n° 6, mai 1990, p. 33-42 ; Béatrice DIDIER, « Le paratexte des œuvres

L'enfance de Marguerite : le dedans et le dehors

explique sa méthode d'écriture confrontée à un sujet qui la touche de si près⁵. Elle mêle dans le récit la présentation objective des événements à son intervention directe dans l'énoncé ; d'un côté elle s'efface devant les faits rapportés, de l'autre elle intervient dans le récit avec ses commentaires pour se tirer avec habileté du piège autobiographique, pour se débrouiller, malgré les difficultés objectives du sujet.

Le jeu linguistique entre exposé historique et discours qui en résulte, où l'auteur tour à tour se refuse et se concède au lecteur, est à l'origine de nombreuses études et d'une vaste production critique. Mais ce sujet sort du domaine de notre lecture.

Je suivrai, donc, Marguerite «apprenant à vivre entre 1903 et 1912 sur une colline de la Flandre française⁶». Et c'est justement sur la colline du Mont-Noir que le lecteur fait sa première rencontre avec la petite, à la fin de *Souvenirs pieux*.

Fernande, la mère, a déposé son costume d'amazone, dans lequel elle se sentait, d'ailleurs, si peu à son aise ; les voyages sont terminés ; la terrasse du château devient, par la force créatrice de l'écriture, le pont d'un mystérieux transatlantique, à la valeur métaphorique, qui, si immobile qu'il soit et à l'insu de la voyageuse, navigue vers la mort. Mais Fernande porte une vie qui «commence à se dessiner sur l'écran du temps» et qui en elle et par elle est déjà en communication avec l'univers.

Comme une voyageuse sur le pont d'un transatlantique elle s'étend sur une chaise longue, au bord de la terrasse d'où l'on voit ou croit voir, par-delà le moutonnement vert pâle de la plaine, la ligne grise de la mer. De majestueux nuages voguent en plein ciel [...]. Fernande [...] donne une caresse à Trier pelotonné à ses pieds. Mon visage commence à se dessiner sur l'écran du temps. (*EM*, p. 943)

La clé *dedans/dehors* nous aide à analyser ce passage. « [...] [M]outonnement vert pâle de la plaine [...] ligne grise de la mer.[...] »

autobiographiques », *Marguerite Yourcenar aux frontières du texte*, (Actes du colloque de la Société d'Études du roman français du XX^e siècle, 10-11 mai 1994 ENS), coordination Anne-Yvonne JULIEN, Paris, Roman 20/50, 1995, p. 135-50 ; Simone PROUST, *L'autobiographie dans « Le Labyrinthe du monde » de Marguerite Yourcenar*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; Valeria SERTI, *Écriture et mémoire*, Napoli, Liguori Editore, 1999.

⁵ Cf. *EM*, p. 707-8.

⁶ Marguerite YOURCENAR, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977. Repris dans *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 953. Abrégé en *EM*.

*majestueux nuages [...] plein ciel*⁷ » : une description précise et émue dans laquelle se manifeste la tendresse de l'écrivain pour son lieu natal et pour les doux paysages de son enfance, une description qui nous fait goûter la beauté d'une écriture qui rivalise, en précision et efficacité, avec la peinture des paysagistes du XVII^e siècle. On ne peut se passer de souligner la force évocatrice et visuelle des fonctions épithètes utilisées : «pâle, grise, majestueux, plein». Un *dehors* qui par les yeux de Fernande rejoint Marguerite, ce visage qui commence à se dessiner, et établit, bien avant sa naissance, un lien tenace entre elle et l'univers. Une description de la réalité extérieure, qui contient, en même temps, un *dedans* qui est l'un des piliers de l'écriture et de la philosophie existentielle de Yourcenar : l'union/communication entre tout être et le cosmos. Une prémisse dans l'économie de son écriture des pages "épiques" de l'ouverture d'*Archives du Nord*, là où le lien cosmique et l'unicité du temps, qui sont le décor de fond embrassant le récit, est manifestement proclamé dans la merveilleuse description du visage changeant du pays natal de l'écrivain, à partir de l'aube des temps.

Le chien Trier, pelotonné aux pieds de Fernande, joue le même rôle. Regardé du *dehors*, le basset est un exemple de l'affection envers les animaux que Fernande transmet à Marguerite, une affection aussi longue que la vie de l'enfant⁸; du *dedans* le chien acquiert la valeur de symbole d'une cosmologie qui embrasse toutes les créatures, végétales et animales, qui peuplent l'univers, dont l'homme fait partie et avec lequel il devrait établir un rapport de réciprocité et de solidarité.

On pourrait arrêter ici l'analyse, car l'essentiel de la poétique du personnage de Marguerite est déjà entièrement contenu dans ces quelques lignes qui annoncent le début de son existence d'une manière à la fois essentielle et complète, mais nous sommes obligés à cause de ce "commencement" de nous mettre à la recherche d'autres traits de ce visage pour compléter le dessin. Autour de ce personnage, aux contours un peu flous par rapport à tant d'autres héros yourcenariens, se construit, en effet, et se développe tout le récit du *Labyrinthe*.

Il n'est pas secondaire que le récit de la naissance porte comme titre "l'accouchement" ; ce qui manifeste, me semble-t-il, la volonté de

⁷ C'est nous qui soulignons.

⁸ Dans une liste de morts et de naissances, publiée dans *Sources II*, Marguerite Yourcenar mélange les noms des personnes, son père, son amie Lucy Kiryakos, entre autres, à ceux de ses chiens : Monsieur, Valentine, Zoë. Dans le même recueil quelques pages sont également consacrées à la mort de Monsieur et de Valentine. Cf. : Marguerite YOURCENAR, *Sources II*, texte établi et annoté par Élyane DEZON JONES, présenté par Michèle SARDE, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 1999, p. 288-89 et p. 306-14.